



Lyon, le 1^{er} août 2016

"Cultures franco-maghrébines": *la Lettre de Coup de Soleil en Rhône-Alpes. Numéro 3*

Coup de Soleil en Rhône-Alpes, créée en 1996 est une association franco maghrébine, fille de l'association nationale Coup de Soleil. Elle rassemble des personnes qui se sentent en lien avec les pays et les peuples du Maghreb, leurs histoires et leurs cultures, leurs descendants en France et en Rhône-Alpes et met en évidence les multiples ponts existant avec notre région. Elle agit chaque fois que possible en partenariat, sous forme de spectacles, conférences et séminaires, expositions, publications, actions autour du cinéma, interventions dans les établissements scolaires, les bibliothèques...etc.

Cette lettre, un bulletin de liaison, plutôt, souhaite mettre les talents et les compétences réunies dans notre association à la disposition de toutes les personnes intéressées, pour partager notre regard sur des romans, essais, films liés d'une façon ou d'une autre au Maghreb. Nous chercherons des formes courtes, accessibles à toutes et tous, plutôt des points de vue, signés de leurs auteurs, que des discours à visée académique (que nous apprécions par ailleurs !).

Nous vous livrons ici grâce à Gilbert Meynier, un troisième numéro expérimental, que nous pensons progressivement enrichir.

Prochaine livraison début septembre. Bon mois d'août, ensoleillé, comme il se doit...

Merci de vos retours.

Denise Brahimi et Michel Wilson

Benjamin Stora, *Les Clés retrouvées. Une enfance juive à Constantine*, Paris : Stock, 2015, 145 p.

Benjamin Stora est né le 2 décembre 1950 à Constantine, la Cirta de l'Antiquité, la capitale historique de la Numidie jusqu'à la conquête romaine et, *in fine*, la capitale du beylik ottoman, marquée notamment par les figures de Salah Bey (fin XVIII^e siècle) et de Ahmed Bey¹ lors du début de la conquête coloniale. L'auteur rappelle nombre d'antécédents historiques qu'il a développés dans son livre *Les trois exils*² -où perçaient les émotions et le ressenti qu'il dévoile ici dans ce livre autobiographique à la première personne. De sa famille de modestes commerçants, originaire de Khenchela, dans le Sud-Est constantinois, un des membres en a été maire; et l'on apprend, au détour des lignes, que tel autre a un temps été attiré par le trotskysme -antécédence de la phase lambertiste de Benjamin des années 70 ?

Son enfance est marquée par les événements qui marquent la ville, sur fond de guerre de reconquête coloniale -*in fine* politiquement perdue- de 1954-1962. Il a moins de 5 ans lorsque est déclenchée par le FLN³ l'offensive féroce des 20-21 août 1955 ; avec, en retour, les sanglantes représailles françaises, cet épisode crucial déchire définitivement les

¹ On rappellera que Ahmed Bey ne voulut jamais se rallier à l'émir Abd el-Kader.

² *Les trois exils : Juifs d'Algérie*, Paris : Stock, 2006, 232 p. ; rééd. : Hachette littératures, 2008 ; nouvelle éd. : Pluriel, 2011. NB : 1^{er} exil : le *divide ut imperes* colonial du décret Crémieux (24 octobre 1870), qui « déclare citoyens français les Israélites indigènes de l'Algérie », les a écartés de leur cohabitation avec les Algériens musulmans ; 2^{ème} exil : l'abrogation, 70 ans plus tard, du décret Crémieux par le régime de Vichy (8 octobre 1940) et les entraves mises à la naturalisation française qui les ont exclus de ladite citoyenneté, sans compter, en corollaire, les confiscations de biens au bénéfice de « Français de souche européenne » -dont son grand-père paternel a été victime; 3^{ème} exil : l'écroulement du système colonial qui leur fait, avec les « Pieds noirs », quitter l'Algérie en 1962.

³ Notamment, sous l'impulsion de Youssef Zighoud, le chef de la zone du Constantinois -la future *wilâya 2*.



populations, il rend irréversible l'affrontement armé. De cette époque que ses parents ont gardée en mémoire (« le 20 juin »), Benjamin a gardé le souvenir d'un moment de frayeur : l'irruption dans l'appartement de ses parents de soldats français venus tirer à la mitrailleuse sur des « fellaghas » en fuite. Ce fut le commencement de la fin : posée à voix basse dans toute la famille, une question obsédante marque Benjamin : « Devrons nous partir » ? *In fine*, la famille Stora quitte l'Algérie le 16 juin 1962 -un an après l'assassinat d'une balle dans la nuque de *shaykh* Raymond Leyris, artiste du 'ûd -le luth andalou/maghrébin-, grand virtuose de musique arabo-andalouse -le *ma'lûf* en constantinois- qui a marqué Benjamin : c'est là, dans son livre, un tournant irréversiblement poignant que ressent le lecteur.

On saisit d'emblée en le lisant qu'il y avait deux Constantine, de part et d'autre de la place de la Brèche (des Martyrs), -y trônait encore le roide casino, aujourd'hui disparu, mais pas encore le béton-fenêtres de l'hôtel Ibis d'aujourd'hui, accouplé à un -plus chic- Novotel: au sud, s'étendait le quartier européen de part et d'autre de la rue de Sétif/Rohault de Fleury (Abane Ramdane) vers la place de la Pyramide⁴ ; au nord, le quartier judéo-musulman où se trouvait le cœur du quartier juif -Kar Charrah : dans les années 50, y vivaient 30 000 Juifs, ce qui faisait, d'après B. Stora, de Constantine l'une des principales villes juives du Maghreb. La synagogue était à 300 mètres de la mosquée Salah Bey, et à guère plus de 400 mètres de la mosquée Sidi Lakhdar. Nonobstant les clashes de l'histoire -notamment la sanglante émeute des 3-5 août 1934 qui avait frappé les Juifs-, Musulmans et Juifs y cohabitent communément.

Constantine n'apparaît pas dans ce livre comme une morne cité figée, comme on peut parfois se la figurer : on y découvre des joies, des délices pâtisseries, les verres d'anisette Phénix ; il y a Lilo, le vendeur de grands sandwiches de merguez, il y a la fête de la *Shavouot* où la célébration du don de la Torah sur le Sinaï est arrosée deux jours durant par des batailles d'eau. Benjamin garde tendrement en mémoire les repas de fête, et le hammâm où sa maman l'emmenait, et il revoit les cafés où les hommes jouaient aux dés et aux cartes.

On sent, en lisant ce livre, le retour de ressentis d'enfance ; on perçoit bien entremêlements, entre l'hébreu de l'école talmudique et le français de l'école laïque française, entre l'arabe *dârija* dans lequel s'exprimait sa mère, et le français que parlait son père -celui-ci faisait vivre la famille, celle-là était arrimée à sa cuisine.

Bien dans l'air du temps des années d'enfance de Benjamin, les bandes dessinées de l'époque, les films -les westerns, *Le Pont de la rivière Kwaï...* - qu'on pouvait aller voir dès leur sortie, au même moment qu'outre Méditerranée, au cinéma Vox -aujourd'hui cinémathèque En-Nasr ; la découverte de la télé, Elvis Presley, écouté au café le Jacky Bar, les tout débuts de Johnny... Avec ici et là des zéniths : la reconquête, à Wembley, le 25 octobre 1960, sur l'Irlandais Freddie Gilroy, par le boxeur Constantinois juif Alphonse Halimi, du championnat du monde de boxe poids coq⁵ -conspué par 10 000 spectateurs britanniques, il lâche, à sa descente du ring : « J'ai vengé Jeanne d'Arc ! »

Arrivé à Paris dans l'anonymat, B. Stora découvre dans l'introjection cet inconnu qui doit lui devenir normal, il poursuit ses études au lycée Jeanson de Sully, et il refoule quelque peu son enfance constantinoise : on saisit le parcours d'un Français qui ne connaît pas la France *de visu*, et qui la découvre *ex abrupto*... Plus de cinq décennies plus tard, en 2013, à l'occasion d'un déménagement, il retrouve, avec les clés retrouvées de sa mère, des archives familiales, dont le journal de son père -disparu en 1985- qui lui révèle la déroute de son régiment en mai 1940 ; il lit aussi une lettre de son grand-père Benjamin demandant aux

⁴ Et au-delà, à l'ouest et au nord-ouest, les plus récents faubourgs Saint Jean et Saint Antoine.

⁵ Il avait été déjà champion en 1957-1958.



autorités vichystes de contrevenir à l'abrogation du décret Crémieux pour lui garder la nationalité française.

B. Stora fit-il alors la découverte de son passé grâce à de tels documents familiaux ? Ou -et- ce passé, qui ne fut sans doute jamais effacé, lui revint-il en mémoire consciente pour qu'il puisse faire état d'une introspection –pour lui et pour son public de lecteurs ? Ce livre, écrit par B. Stora à 64 ans, est un trait d'union émouvant « entre l'un et l'autre », entre les uns et les autres, et il peut aider à éclairer son parcours : son engagement de militant politique, l'intense activité de recherche historique de ce spécialiste –entre autres- du messalisme, son rôle de conseiller politique sur l'Algérie de l'État français, son entrain multiforme, ses va et vient dans plusieurs coins du monde -de Paris à Paris, via Hanoï, New York, Rabat, Berlin... et bien sûr l'Algérie- n'apparaissent-ils pas comme une manière de soulager un mal intérieur ? Mais on retiendra de cette autobiographie que la ferme volonté de ne pas se laisser estourbir lui permit de passer nombre de caps.

On terminera sur le titre : oui, B. Stora eut bien une « enfance juive à Constantine », mais la lecture de son livre laisse entendre qu'il y eut, à son identification, plusieurs paramètres -algérien, français, citoyen du monde aussi, et chercheur mondialement reconnu. On passera sur le fait que ce syntagme puisse apparaître comme un peu réducteur : même s'il y a, dans notre présent chambardé, recrudescence des quêtes d'identification communautaire, Benjamin peut-il être réduit à sa seule judaïté ? Quoi qu'il en soit, il nous livre avec *Les clés retrouvées* le plus beau de ses livres -ce n'est certes pas en soi un livre d'histoire, c'est un témoignage émouvant -émouvant mais raisonné-, où l'on perçoit le fond sensible d'une histoire, de l'histoire entrelacée de la France et de l'Algérie, à commencer par ses acteurs de terrain dans le dédale des entrelacs culturels, linguistiques, religieux, communautaires... de l'Algérie, et plus largement de l'humanité. Un livre à lire.

Gilbert Meynier

1964-1974 Coopérer en Algérie à Skikda, préface de Daniel Rivet, Mercuriol : Édit. François Baudez, 2016, 320 p.⁶

Ce livre de mémoires a été conçu au départ par Alain Delpont. Au début des années 60, aux côtés de l'auteur de ces lignes, ce Drômois usa ses pantalons à la fac de lettres de Lyon, milita à l'UNEF et participa aux houleuses manifestations anticolonialistes. Un condisciple et ami commun : l'historien du Maroc Daniel Rivet, qui a signé une préface engageante. A l'automne 2013, Alain lance « l'appel d'Eichhoffen » destiné aux ex-coopérants de Skikda pour édifier ce recueil de témoignages -ce qui fut mené à bien, avec l'Alsacien Pierre Fleith, comme lui prof. d'histoire retraité -tous deux ayant travaillé avec leurs épouses, Mireille et Monique.

1964-1974... est un recueil de 22 témoignages qui relatent l'expérience, principalement de Français.e.s., mais aussi d'une Belge et d'une Hollandaise, qui ont été, dans les trois lustres postindépendance, coopérant.e.s en Algérie -principalement des enseignant.e.s : deux institutrices, six professeur.e.s de matières scientifiques et techniques, deux de lettres, deux d'histoire-géographie ainsi que deux sages-femmes, une assistante sociale et un chef de chantier.

Ils arrivent en Algérie suite notamment au départ des enseignants et cadres « pieds-noirs », pour assurer le relais ; mais ce fut suite à un engagement militant contre la guerre en Algérie –bien souvent pour son indépendance- que nombre d'entre eux ont tenu à passer à

⁶ Auteurs : un collectif de 22 amis ex-coopérants à Skikda.



l'acte *in situ*, après s'être déjà souvent engagés -entre autres dans l'alphabétisation. Il y eut aussi, désireux d'échapper au service militaire, des volontaires du service national en Algérie (VSNA). Ces coopérants purent être aussi envoyés par des ONG ou recrutés par l'État algérien -tous furent par ailleurs souvent chapeautés par Stéphane Hessel, chargé de la coopération à l'ambassade de France. On perçoit la place tenue par le Mouvement chrétien pour la Paix (MCP), ici et là l'arrière-plan de réseaux à ancrages religieux -protestants, catholiques-, l'appartenance aux associations syndicales correspondant aux SGEN (CFDT) et au SNES (FEN), mais pour tous une vision partagée d'un Tiers Monde à secourir et galvaniser ; cela davantage que des engagements strictement politiques : si l'un des 22 auteurs est communiste, dans son témoignage il ne souffle mot de ses convictions, alors qu'y est très présent le superactif père jésuite Jean Delanglade, agrégé de philosophie, proviseur des lycées Larbi Tebessi⁷ (garçons) et El Nahda (filles), arabisant, promoteur et grand soutien du Cercle culturel des lycées et collèges (CCLC) -il décéda en 1970 le jour de Noël.

Les coopérants skikdis gardent un souvenir ému du tournant dans leur vie que fut leur passage à Skikda. Ils gardent en mémoire la Tour des Pins où nombre d'entre eux furent logés, d'où la vue était superbe sur la mer -assez différente était, en banlieue, la cité Gévelot -dénommée couramment El Match : ce bidonville urbain, installé dans une SAS édiflée en 1958, fut dans les années soixante un pôle de l'engagement émancipateur de jeunes Algériennes. Sont aussi évoquées avec allégresse les échappées dans le « Sahara magique ». Autant, sinon plus que des paysages, ils voulaient avec ténacité aller à contre-courant du système colonial, ils eurent le sentiment de servir à quelque chose, d'éduquer, de former un peuple à la modernité. Le passé colonial était vu comme foncièrement injuste, et ce qu'ils virent du quotidien misérable des Algériens en était pour eux une séquelle probante. L'accueil qui leur fut réservé fut généralement chaleureux, les échanges furent fructueux, il y eut des dialogues ouverts, et furent scellées des amitiés souvent encore vivaces à ce jour. Plus largement, ces jeunes entrevirent pour la première fois un monde qu'ils ne connaissaient pas, ils découvrirent les gourbis, le délabrement des villes, la pénurie d'eau, mais aussi les prières et le Ramadan, aux fêtes duquel des coopérants purent se joindre. Et vivre en Algérie lors de la guerre des six jours put les aider à comprendre le drame israélo-palestinien.

Les visions qu'ils eurent de l'Algérie ne furent pourtant pas uniment bienséantes. Parmi les accidents mineurs, les voitures -souvent des 2 CV- embourbées en essayant, faute de pont, de traverser une rivière à gué. Dans les immeubles, les coupures d'eau étaient si longues et permanentes que, pour être sûr de la capter, on pouvait laisser les robinets ouverts, d'où des fuites, voire des chutes dans la montée d'escalier -cela m'est arrivé à l'automne 1968 à mon 3^e étage de la cité Étoile -aujourd'hui Nedjma- de Constantine. Sans compter les pannes d'ascenseur -j'ai pour ma part habité quatre mois durant à l'automne 1967 au 15^e étage de la cité Plein Ciel à Oran où l'ascenseur était hors service.

Les auteurs de ce livre font part de leur vision de l'Algérie sous l'égide de Boumediene, le héraut de «l'industrie industrialisante» ; elle put susciter un temps un engouement partagé chez quelques coopérants, mais aussi de plus en plus de regards critiques : on comprend que maints d'entre eux pressentaient son avortement et son épilogue rentier, voire entrevoyaient un lien entre le système colonial et le système de pouvoir algérien.

De Boumediene, est retenue aussi la politique dite d'arabisation, dont les enseignants -notamment des Égyptiens largués par Nasser- n'étaient pas, euphémisme, d'une grande ouverture d'esprit. Alors qu'aujourd'hui la place du français en Algérie est attestée par un nombre croissant de livres, elle fut décrétée langue étrangère, ce qui fut compris comme le

⁷ Est noté que c'est dans ce lycée -alors dénommé Dominique Luciani- que Mohammed Harbi fit ses études secondaires.



terme mis à la coopération : le *terminus ad quem* du livre est 1974. On peut s'interroger sur le nombre des coopérants qui ont tenté d'apprendre quelque peu d'arabe ; et quel arabe ? Le dialectal ou le classique ? Seul celui-ci fut promu dans le système scolaire, quand celui-là fut mis au rencart et le berbère voué aux gémonies.

« L'arabisation aidant, le comportement de certains élèves devenait parfois agressif » ; pouvait être assénée la volonté de « se venger des Croisés Occidentaux »⁸. Il y eut des clashes lors de la guerre des six jours, des coopérants purent être taxés d'alliés d'Israël, voir assimilés aux Juifs. Sans compter les accusations de racisme -relayées par le journal *al-Nasr*- contre les enseignants d'histoire-géo. de Skikda ou autres coopérants. Ils découvrent aussi des répliques réactionnelles/réactionnaires au passé colonial, les tabous socio-culturels dénommés religieux, les vêtements des femmes -les *hijāb(s)*, *mlāya(s)* et autres *hāyk(s)*...

Le bilan : des mémoires, un passé qui ne peut être oublié -source à la fois de joie et de déception ? Même si l'Algérie les fit rêver, ce livre atteste que les coopérants ne furent pas en soi des touristes, ils accomplirent sans rechigner un gros travail, souvent dans des conditions difficiles, qu'il s'agisse des enseignants, des infirmières et sages femmes des PMI. Les lettres de « trois de nos anciens élèves (1971-1977) » et d'autres amis algériens, qui figurent *in fine* dans le livre, renvoient de leurs enseignants français une image chaleureusement positive : il est clair que leurs auteurs furent et sont restés en communion avec eux; ils leur exposent leur amertume de voir l'Algérie aussi déconfitée, ils n'ont pas de prof de philo, on ne peut rien obtenir sans être pistonné, l'UNEA (Union Nationale des Étudiants Algériens) a été dissoute début 1971... On notera entre autres la capacité de d'évocation et de synthèse, et le français impeccable du texte de Kamel⁹ (« Mes années de lycée à Skikda »).

Ce livre offre de superbes photos, quelques dessins, et de nombreux documents parlants en annexes -dont quatre poèmes de lycéennes en mémoire de leur « éternel Proviseur », et, dans *Le Monde*, la nécrologie du même Jean Delanglade, signée André Mandouze -il avait été son condisciple à l'ENS. Ce livre est en lui-même une remarquable collection de documents, alors que la recherche, en France, a fait peu de cas de la coopération. Ceci dit, une thèse vient d'être soutenue sur ce sujet¹⁰. Et on ne pourra qu'être d'accord avec Daniel Rivet quand il écrit que

« cette génération [de coopérants] n'a pas été écoutée dans notre hexagone, tiraillée entre le cartiérisme dominant et le courant tiers-mondiste radical et minoritaire, faisant de l'Amérique du Sud (où personne n'a coopéré) l'épicentre de la révolution mondiale et un réservoir de sens pour fabriquer de l'utopie ».

Pour finir, on aurait aimé avoir quelques points de vue de ces coopérants skikdis sur ce que sont devenues l'Algérie et la France dans le contexte mondialisé où les douloureux entrelacs du passé sont loin d'avoir disparu : seraient-ils à même de transposer leur rêve algérien d'il y a un demi-siècle -mais aussi leurs constats et leurs désillusions- en vision claire du monde actuel ? *Spes* (?) : dans la conclusion, consacrée pour l'essentiel à l'Algérie, est lancée une chaleureuse exhortation

« à la génération montante de nos pays : **OUVREZ VOS YEUX SUR LE MONDE** »

Gilbert Meynier

⁸ Témoignage de Claude Martineu.

⁹ Ce pluriculturel a épousé une Française et, comme tant d'Algériens diplômés, il s'est installé en France et a enseigné, en lycée -*in fine* en postbac- jusqu'à sa retraite en 2010.

¹⁰ Par Evangelos Laskaris (directeur Rémi Fabre) le 14 juin 2016 à l'université Paris-Est Créteil Val-de-Marne : *La coopération culturelle franco-algérienne. Les coopérants français en Algérie indépendante. Enseignants des écoles et universitaires.*

